

vert, flottant autour de son chapeau de paille, dérobait à demi ses traits enchanteurs, mais sans cacher ces trois délicieuses beautés des jeunes visages : la rougeur, le regard et le sourire. Son embarras était extrême et celui de notre héros n'était pas moindre : il essaya pourtant de rompre le silence :

— Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, il m'est permis de vous voir, de vous dire...

— Pas un mot de plus, Monsieur, par pitié, interrompit-elle d'une voix tremblante... pas un mot ; car je ne puis vous entendre sans enfreindre un devoir sacré, sans perdre, à vos yeux, un peu de cette réserve... d'où vous-même sans doute ne voudriez pas me voir sortir. Si j'ai manqué un moment à ce devoir, si vous me voyez ici, c'est que votre obéissance, votre discrétion, vos bontés pour une famille qui m'est chère comme à vous, m'ont encouragée... à vous dire... que vous avez noblement agi. Maintenant adieu ! ne me retenez pas, ne me jugez pas ; mais... confiez-vous à Dieu !... Ma chère miss Burns, sortons !

— Yes, my dear ! répliqua l'institutrice, en se tournant vers la porte avec une précision de mouvements qui eût fait honneur à un soldat prussien.

Elles sortirent, et il ne resta plus à Napoléon Potard qu'un souvenir, une illusion de plus peut-être.

Ces dix derniers jours furent terribles ; il eut beau reprendre les mêmes chemins, interroger les mêmes bécquets, parcourir dans tous les sens ces pays ages que depuis quatre mois il aimait de sa double pensée, la belle inconnue ne reparut plus. Les heures et les minutes tombaient goutte à goutte, le faisant passer successivement du doute à l'espoir, du découragement à l'ivresse. Lorsque après avoir vainement exploré tout

le pays, il revenait à Paris, brisé de fatigue, sur son cheval haletant, le sommeil qu'il retrouvait pour quelques heures, ne faisait que continuer les ardentes préoccupations de son esprit. De fugitives images, de malicieux lutins, des fantômes gracieux ou moqueurs venaient s'asseoir à son chevet, présageant aux incertitudes de sa vie un dénoûment tour à tour heureux ou triste, grotesque ou lamentable. Cependant, comme les espérances qui s'appuient sur la fuite du temps sont toujours plus sûres que celles qui se fondent sur sa durée, ces dix jours passèrent et le 10 juin 1835 arriva.

La première idée de Napoléon Potard fut de courir à la ferme de Magdeleine et d'attendre là les arrêts de sa fortune. Il y trouva toutes choses comme d'habitude. La veuve travaillait, les enfants couraient au dehors, se poursuivant avec des cris de joie, ou conduisant les vaches dans la prairie. Pas un souffle d'air n'agitait les arbres. Cette paix, cette impassibilité extérieure, formaient avec les orages que notre héros sentait gronder dans son âme, un contraste qui le frappa. Il rougit de tant de trouble et d'agitation pour une chose aussi légère que la destinée d'un homme ; il se demanda s'il y avait de la noblesse et du courage à se sentir si ému en face d'un avenir qui ne lui rendrait après tout le cœur ni plus grand ni plus petit. Dès ce moment il fut calme : de temps à autre, lorsque l'ombre des ormeaux s'allongeait sur la prairie l'avertissait que le soir approchait, une goutte de sueur mouillait son front : il se levait, parcourait la chambre à grands pas : mais cette inquiétude durait peu, et pendant ces heures suprêmes, Napoléon Potard semblait attendre le moment de se mesurer avec un athlète, plutôt que de subir l'arrêt d'un juge.